

Stylistique ou analyse textuelle ?

L'exemple d'un texte de La Bruyère

Jean-Michel ADAM
Université de Lausanne

Chaque œuvre a son style : le style c'est l'œuvre.

H. Meschonnic (1970 : 175)

Le style, c'est le texte même.

M. Riffaterre (1979 : 8)

1. De la stylistique à l'analyse textuelle des discours

Comme le présent ouvrage le confirme, le “ retour de la stylistique ” (Adam 1997 : 15-28) s'est très largement confirmé à la charnière des XX^e et XXI^e siècles. Les ouvrages d'introduction se sont multipliés et la stylistique apparaît de plus en plus nettement comme une démarche conjoncturelle de récupération et d'intégration-bricolage œcuménique de travaux de linguistique énonciative, de grammaire de texte, de pragmatique, de sémantique et de sémiotique, de rhétorique, de poétique et d'esthétique. De cette façon, l'éclectisme méthodologique de la stylistique a été reconduit et renouvelé, sans être interrogé en profondeur (Jenny 1993 : 113). Prolongeant les remarques de Bakhtine :

La grammaire et la stylistique se rejoignent et se séparent dans tout fait de langue concret qui, envisagé du point de vue de la langue, est un fait de grammaire, envisagé du point de vue de l'énoncé individuel est un fait de stylistique. Rien que la sélection qu'opère le locuteur d'une forme grammaticale déterminée est déjà un acte stylistique. Ces deux points de vue sur un seul et même phénomène concret de langue ne doivent cependant pas s'exclure l'un l'autre, ils doivent se combiner organiquement (avec le maintien méthodologique de leur différence) sur la base de l'unité réelle que représente le fait de langue [...]. (Bakhtine 1984 : 272)

j'ai proposé de changer de paradigme et avancé, en 1997, une proposition de "reconception de la stylistique". Dans plusieurs articles récents (Adam 2002a-b-c, Adam et al. 2000 & 2002), j'ai précisé sur quelles bases la linguistique peut penser autrement le style et reconsidérer la séparation entre grammaire et stylistique.

Il convient d'abord de prendre au sérieux les formules d'H. Meschonnic et de M. Riffaterre citées en exergue, qui renversent la célèbre formule de Buffon. Il est nécessaire de réinscrire ce programme dans la "translinguistique" de Benveniste et dans la "*metalingvistika*" de Bakhtine. Benveniste a radicalement remis en cause la coupure langue / parole sur laquelle prend appui la dichotomie grammaire / stylistique (Adam 2002a) et Bakhtine a réalisé – avec la théorisation des genres et du texte – une grande partie du programme interrompu de Benveniste.

Dans la "Note sur le discours", Saussure a cette formule : "La langue n'est créée qu'en vue du discours" (2002 : 277). C'est dans des textes – en tant que produits d'un acte d'énonciation toujours singulier – que "la langue entre en action comme discours" (2002 : 277). Saussure ne se pose certes pas la question du texte, mais il l'aborde à travers la phrase qu'il considère comme un fait de discours : "La phrase n'existe que dans la parole, dans la langue discursive" (2002 : 117). Le linguiste genevois place, en fait, la phrase à la frontière de la langue-système et de la "langue discursive" : "La délimitation est difficile à faire. Il faut avouer qu'ici dans le domaine de la syntaxe, fait social et fait individuel, exécution et association fixe, se mêlent quelque peu, arrivent à se mêler plus ou moins". Il ajoute même : "Nous avouerons que c'est sur cette frontière seulement qu'on pourra trouver à redire à une séparation entre la langue et la parole" (notes du cours du 28 avril 1911). Allant au bout de cette réflexion en 1912, dans un rapport relatif à la création, à l'université de Genève, de la chaire de stylistique destinée à Charles Bally, Saussure souligne la co-existence des linguistiques de la langue et de la parole :

[...] La linguistique, j'ose le dire, est vaste. Notamment elle comporte deux parties : l'une qui est plus près de la *langue*, dépôt passif, l'autre qui est plus près de la *parole*, force active et origine véritable des phénomènes qui s'aperçoivent ensuite peu à peu dans l'autre moitié du langage. Ce n'est pas trop que les deux. (2002 : 273)

Poursuivant dans ce sens, Benveniste a proposé de distinguer une *linguistique de la langue-système*, qui a pour domaine le mot et pour limite la phrase, et qu'il nomme "sémiotique", et une *linguistique du discours*, "sémantique" qu'il articule avec les paramètres interpersonnels et spatio-temporels de la situation toujours unique d'énonciation. En élaborant avec "l'appareil formel de l'énonciation" l'ensemble de concepts et de définitions dont il a besoin, Benveniste n'opère pas une division binaire simple des domaines et il ne se contente pas d'ouvrir l'analyse intra-linguistique à la sémantique de l'énonciation. En effet, si la "sémantique" de l'énonciation a pour objet l'acte même de produire un énoncé et non le "texte de l'énoncé", c'est qu'une troisième branche de la linguistique est appelée à le prendre en charge :

En conclusion, il faut dépasser la notion saussurienne du signe comme principe unique, dont dépendraient à la fois la structure et le fonctionnement de la langue. Ce dépassement se fera par deux voies :

— dans l'analyse intra-linguistique, par l'ouverture d'une nouvelle dimension de signification, celle du discours, que nous appelons sémantique, désormais distincte de celle qui est liée au signe, et qui sera sémiotique ;

— dans l'analyse translinguistique des textes, des œuvres par l'élaboration d'une métasémantique qui se construira sur la sémantique de l'énonciation.

Ce sera une sémiologie de "deuxième génération", dont les instruments et la méthode pourront aussi concourir au développement des autres branches de la sémiologie générale. (1974 : 66)

Benveniste divise ainsi le champ général de la linguistique en trois domaines au sein desquels la linguistique de l'énonciation occupe une place central.

Retenons que la linguistique de l'énonciation est ouverte, d'une part, vers une linguistique transphrastique, dite "translinguistique des textes", et, d'autre part, vers une "translinguistique des œuvres", c'est-à-dire des productions littéraires propres à une langue. Dans la mesure où, comme le dit G. Molinié (1993 : 7-45), le texte est l'unité de base de la stylistique. Dans la mesure où les sciences du langage fournissent une grande partie des concepts de référence de la discipline, le cadre théorique d'une analyse textuelle résolument inscrite dans l'analyse des discours (Adam 1999) devrait permettre d'éviter l'éclectisme et le bricolage parfois revendiqués au nom des exigences pratiques de la stylistique des concours et de

l'explication de texte. En admettant la possibilité d'autres voies de reconception de la stylistique, au sein de la phénoménologie (Jenny 1990), de l'esthétique (Vouilloux 2000) et/ou d'une théorie de "l'imaginaire comme activité créatrice" (Bordas 2001 : 33), on comprendra que je m'en tiens, pour ma part, au champ d'une (trans)linguistique que je définis comme une **analyse textuelle des discours**. Le schéma suivant résume la place de l'analyse textuelle au sein de l'analyse des pratiques discursives (Adam 1999). Soulignons seulement ici qu'une grande partie du programme classique de la stylistique est couvert par l'étude des opérations de liage et de segmentation, par la description et par l'interprétation des phénomènes de continuité et de discontinuité textuelles.

Schéma 1 : Place de l'analyse textuelle dans l'analyse des discours

J'ai choisi d'étudier un court texte des *Caractères* de La Bruyère, qui permettra d'illustrer une méthode d'analyse qui porte certes son attention sur la phrase, unité reconnue de la stylistique, mais surtout sur le texte et sur ces unités intermédiaires que sont la période et la séquence.

2. Analyse textuelle d'un fragment des *Caractères*

2.1. Etape philologique : l'établissement du texte

Le fragment textuel n° 128¹ de la section "De l'homme" des *Caractères* de La Bruyère, ajouté en 1689 dans la quatrième édition, se présente, du point de vue de la segmentation par la ponctuation, comme une seule longue phrase typographique :

L'on voit certains animaux farouches, des mâles et des femelles, répandus par la campagne, noirs, livides et tout brûlés du soleil, attachés à la terre qu'ils fouillent, et qu'ils remuent avec une opiniâtreté invincible ; ils ont comme une voix articulée, et quand ils se lèvent sur leur pieds, ils montrent une face humaine, et en effet ils sont des hommes ; ils se retirent la nuit dans des tanières où ils vivent de pain noir, d'eau, et de racine : ils épargnent aux autres hommes la peine de semer, de labourer et recueillir pour vivre, et méritent ainsi de ne pas manquer de ce pain qu'ils ont semé.

¹ Bien avant le Victor Hugo des "caves de Lille", il s'agit, avec les § 18 & 26 de la section *Des biens de fortune*, dont il sera question plus loin, d'un des grands textes sur la misère.

**Emmanuel BURY (Classiques de poche, Le Livre de poche n° 1478, Librairie générale française, Paris, 1995)
& Louis Van DELFT (Edition de l'Imprimerie nationale, Paris, 1998)**

L'on voit certains animaux farouches, des mâles et des femelles répandus par la campagne, noirs, livides et tout brûlés du [S]soleil*, attachés à la terre qu'ils fouillent, et qu'ils remuent avec une opiniâtreté invincible ; ils ont comme une voix articulée, et quand ils se lèvent sur leurs pieds, ils montrent une face humaine, et en effet ils sont des hommes ; ils se retirent la nuit dans des tanières où ils vivent de pain noir, d'eau, et de racine : ils épargnent aux autres hommes la peine de semer, de labourer et recueillir pour vivre, et méritent ainsi de ne pas manquer de ce pain qu'ils ont semé.

* Seule variante entre les deux éditions, E. Bury supprime la majuscule à “ Soleil ”.

Cette phrase typographique est divisée en quatre segments qui sont autant d'unités phrastiques syntaxiquement complètes et complexes. En tenant compte de la conception de l'écriture du XVIIème siècle, nous avons affaire à un texte composé de quatre phrases périodiques. Mais un problème de matérialité textuelle se présente : la segmentation par la ponctuation varie selon les éditions. Nous avons choisi de nous en tenir à l'édition qui semble au plus près du dernier manuscrit révisé par La Bruyère, celle d'E. Bury² qui a “ rétabli la ponctuation du texte d'origine, en reprenant les virgules, les points virgule et les deux-points tels qu'ils sont utilisés par La Bruyère. [...] Cela nous semble correspondre au caractère oratoire de sa prose ” (1995 : 54). Sur cette base matérielle de la segmentation, nous pouvons espérer dire quelque chose du rythme de la période oratoire – autrement dit du “ style ” – de ce fragment. Nous ne prétendons pas parler du “ style de La Bruyère ”, mais seulement de l'écriture d'un texte, de la spécificité d'une forme-sens singulière. La facture des *Caractères* est tellement variée, qu'on n'atteint jamais que le

² Classiques de poche, Le Livre de poche n° 1478, Librairie générale française, Paris, 1995 : 439.

“ style ” de tel ou tel fragment. C'est certainement toute la différence entre visée large de la stylistique littéraire et ambitions limitées de l'analyse textuelle.

2.2. Syntaxe de la phrase et rythme périodique

Les différents segments sont syntaxiquement et rythmiquement structurés, formant ainsi des phrases périodiques qui s'appuient sur des séries énumératives (fermées presque toutes par un ET), sur la répétition, en même position syntaxique, d'unités morphologiquement identiques ou proches (syntagmes nominaux, adjectifs, relatives). On parlera de **rythme simple** lorsque les suites syntagmatiques sont interrompues par l'itération, à la même place syntaxique, de deux ou de trois termes (A11>12, A21>22>23, C21>22>23, D11>12>13). On parlera de **rythme complexe** chaque fois qu'un retour vers une position syntaxique antérieure est nécessaire (A2 et A3 reviennent au niveau de A1, de même C2 revient au niveau de C1, et D2 revient à la position de D1). On peut considérer ces faits de rythme comme un aspect de l'amplification qui rattache ce texte descriptif au genre épideictique (démonstratif des latins). Ce fait de forme (amplifications binaires ou ternaires) est un fait de genre qui rattache l'écriture de La Bruyère au contexte rhétorique de sa formation scolaire et de son époque. L'écrivain s'interroge d'ailleurs clairement sur cette lecture générique de son œuvre dans le fragment 34 de la section “ Des ouvrages de l'esprit ”. Il ne se présente pas comme attendant l'admiration épideictique de ses lecteurs :

[...] il leur renvoie tous les éloges qu'il n'a pas cherchés par son travail et par ses veilles : il porte plus haut ses projets et agit pour une fin plus relevée : il demande des hommes un plus grand et plus rare succès que les louanges, et même que les récompenses, qui est de les rendre meilleurs.

La fonction de l'écriture est clairement affirmée : “ S'il donne quelque tour à ses pensées, c'est moins par une vanité d'auteur, que pour mettre une vérité qu'il a trouvée dans tout le jour nécessaire pour faire l'impression qui doit servir à son dessein ” (§34). La fonction argumentative de l'amplification épideictique distingue La Bruyère des auteurs qui recourent au même genre des “ caractères ”.

On peut représenter ainsi la structure grammaticale et rythmique de la première période :

[A] L'on voit certains animaux

1. farouches,
 - 11 des mâles
 - 12 ET des femelles
- 2 répandus par la campagne,
 - 21 noirs,
 - 22 livides
 - 23 ET tout brûlés du soleil,
- 3 attachés à la terre
 - 31 qu'ils fouillent,
 - 32 ET qu'ils remuent avec une opiniâtreté invincible ;

L'organisateur énumératif ET joue trois fois un rôle de marqueur de fin de séries énumératives binaires ou ternaire. La série ternaire A21>22>23 est syntagmatiquement rattachable à *animaux* (au même niveau que A1, A2 et A3). Toutefois, l'isotopie de la couleur (*noirs*, *livides*³, *brûlés de soleil*) confère une unité sémantique à cette série de trois termes, terminée, de plus, par un ET qui signale la fin d'une énumération. Fermant une série, ET invite à en vérifier la cohésion sémantique et pas seulement morpho-syntaxique.

La structure périodique du deuxième segment est beaucoup plus simple. Il s'agit d'une période carrée, structurée par la répétition (anaphore rhétorique) du pronom ILS et par deux connecteurs : le causal QUAND [Quand p, (alors) q] est équivalent à un CHAQUE FOIS QUE p, q. Le reformulatif EN EFFET vient quant à lui clore le segment et introduire le dernier membre de la période :

- [B]
- | | |
|-------------|-------------------------------------|
| | 1 ils ont comme une voix articulée, |
| ET QUAND | 2 ils se lèvent sur leur pieds, |
| | 3 ils montrent une face humaine, |
| ET EN EFFET | 4 ils sont des hommes ; |

Le connecteur ET de B2 articule les deux membres contenant les deux parties du tout (*voix* et *pieds*) qui sont les deux indices d'une humanité (faculté de langage et position de l'*homo erectus*). Le connecteur QUAND amène le troisième membre dans lequel la connotation négative du lexème *face* est corrigée par l'adjectif *humaine*. Le *comme* de B1 et le verbe *montrer* de B3, signalent seulement une apparence perceptuelle d'humanité. C'est au reformulatif EN EFFET qu'est confié le rôle de

³ Le sens de *livides* est étymologiquement celui du latin *lividus* : *bleuâtre*, *noirâtre*, c'est-à-dire l'indice de bleus sur la peau, occasionnés par la rudesse du travail.

redéfinir les animaux indéfinis du tout début du texte en transformant l'évidence perceptible en savoir (verbe *être* qui assure la définition-reformulation). Le point de vue perceptif externe en *entendre* (*comme une voix*) et *voir* (*montrent*) se modifie entre A1 et B4. Ce qui est mis en scène, c'est la découverte progressive de l'identité réelle de l'objet du discours. Le dernier membre de la période (B4) est le plus court et le plus frappant de ce fait.

La structure binaire (deux membres avec ILS + verbe au présent, connectés par le relatif *où*) de la période suivante est complétée par l'énumération de trois moyens de survie :

[C] 1 ils se retirent la nuit dans des tanières
2 où ils vivent 21 de pain noir,
22 d'eau,
23 ET de racine :

Le segment conclusif, introduit par les deux-points, est rythmé de façon simple (11>12>13) et complexe (1<2), renforcée par ET de reprise et l'ellipse du sujet ILS. Le même verbe au présent permet à ET AINSI de mettre D2 au même niveau que D1 et de souligner le lien argumentatif que l'énumération de la triple peine renforce :

[D] 1 ils épargnent aux autres hommes la peine 11 de semer,
12 de labourer
13 ET recueillir pour vivre,
2 ET méritent AINSI de ne pas manquer de ce pain qu'ils ont semé.

Ce texte est donc composé d'une longue phrase typographique, divisée en quatre phrases périodiques. Cette prose très rythmée est conforme à l'idéal classique de variation des rythmes (aucune des quatre structures rythmiques n'est identique). Le point final signale qu'une unité de sens est complète. En revanche, les ponctuations intermédiaires signalent que le sens n'est que partiellement complet, qu'il n'est pas encore achevé. La fonction instructionnelle de la segmentation est donc d'empêcher la clôture des trois premiers segments et de les placer en attente du dernier qui, on va le voir, joue un rôle argumentatif décisif.

2.3. Anaphores et isotopies

L'énoncé *L'on voit* qui ouvre le segment A est un introducteur type de

séquence descriptive (Adam 1992, chap. 3) et l'indicateur d'une source de point de vue (PdV). La description se donne ainsi comme perceptuelle, c'est-à-dire fondée sur un témoignage par l'évidence sensible de l'observation visuelle. Le sujet postiche *on* et le verbe de perception (*voir*) au présent continu (dilaté par rapport au moment d'énonciation) introduisent un PdV sur un objet du discours dont le déterminant *certain*s signale le caractère indéfini. La séquence s'ouvre donc sur un flou catégoriel et temporel. Flou d'autant plus surprenant qu'inséré dans la section "De l'homme" (isotopie humaine attendue), ce texte parle, semble-t-il d'animaux (ouverture d'une isotopie animale). Le premier segment prend successivement la forme d'une description d'état, centrée sur des propriétés (*farouches, mâles, femelles, noirs, livides, brûlés de soleil, répandus par la campagne, attachés à la terre*), puis d'une description d'actions dans les deux dernières relatives (A31 & A32).

La première propriété choisie (*farouches*) manifeste que l'évidence sensible, supposée objective, est tout de suite transformée en jugement, en évaluation. L'origine bas latine (*forasticus*) rattache *farouches* à étrangers (*foras* : dehors, au-dehors) et à sauvages (par opposition à *domesticus*). Le mot s'applique à ce qui a un aspect hostile, sauvage, rude, qui peut agir avec violence. C'est dire que les animaux en question sont, par rapport à ON, non seulement indéfinis, mais d'une altérité inquiétante, accentuée par leur nombre (*répandus*). Le PdV exprimé dès l'ouverture du fragment est posé comme vrai de façon commune. Du fait de l'introducteur ON VOIT, toute cette description a l'apparence de la factualité, d'une vérité admise (ON-vraie). Ce que le présent itératif souligne. Les lexèmes génériques *mâles* et *femelles* confirment une isotopie animale que les verbes d'actions confirment. *Fouiller* peut fort bien se dire d'un animal qui creuse la terre pour y trouver quelque chose. L'*opiniâtreté invincible* de la fin du premier segment va également dans le sens d'un travail machinal, d'un acharnement têtu dont on ne peut détourner les agents en question. Certes, l'*attachement à la terre* semble introduire un sentiment. Mais, dans la langue classique, attachement a le sens d'*application à un travail* et cette application n'implique pas, dans le contexte isotopique du segment A, un sentiment humain ; d'autant plus qu'*opiniâtre* va dans le sens d'un attachement aveugle. Le lexème final, *invincible*, va dans le sens de l'inquiétante étrangeté de ces animaux. En effet, il signifie quelque chose

qu'ON ne peut maîtriser, dont ON ne peut triompher.

Dans le segment A, les ILS successifs sont tous sous la portée du lexème “ animaux ” introduit au tout début comme objet du discours. Il en va de même en B, mais chaque membre de la période se conforme à une structure identique. A gauche (à l'initiale de chaque membre), le pronom anaphorique maintient la référence animale, objet saillant initial. En revanche, à droite de chacun des trois premiers membres, c'est une propriété humaine qui apparaît. Cette isotopie humaine est présentée comme une apparence (*comme une voix articulée, montrent une face humaine*) avant d'être confirmée dans le quatrième membre qui modifie le référent et remet en cause le PdV perceptif initial. On peut dire que le PdV s'est modifié en raison, en particulier, du passage de la position à quatre pattes à celle de l'*homo erectus*, en B2. B4 interrompt la portée référentielle du lexème *animaux*. Le pronom anaphorique ILS utilisé, par la suite, en C et en D devrait renvoyer à *hommes*, mis en mémoire à partir de la reformulation de B4. Toutefois, l'introduction du lexème *tanières* en C1 maintient l'isotopie animale et le ILS de C2 flotte référentiellement en semblant rester sous la portée d'*animaux*. Tout au long du segment C, le référent animal semble se maintenir de telle sorte que l'anaphore [ILS = hommes] est empêchée. Avec le maintien des deux référents en mémoire, ces hommes restent donc partiellement des animaux, comme leur nourriture tend d'ailleurs à le confirmer en C22 et C23. Il faut attendre le syntagme *aux autres hommes* (D1) pour que l'humanité des paysans soit définitivement posée. Leurs actions initiales (A31 & 32) se transforment alors explicitement en actions humaines : *semmer* (D11), *labourer* (D12), *récolter* (D13).

Sur le plan référentiel, ce § 128 ne présente pas l'ambiguïté des fragments comportants un nom propre (comme § 18 cité plus loin). La critique littéraire a, dès le XVII^{ème} siècle, eu tendance à considérer ces fragments comme des portraits à clef. Dans notre texte, la généralisation est garantie par le présent itératif et les définis à valeur générique des syntagmes nominaux (“ des hommes ”, “ les autres hommes ”, “ la campagne ”, etc.). Le tout vise à produire référentiellement des “ peintures vraisemblables ” qui cherchent non pas à “ réjouir les lecteurs [...] par la satire de quelqu'un, [mais] à leur proposer des défauts à éviter et des modèles à

suivre ” (Discours de réception à l'Académie française prononcé par La Bruyère). Ce travail de la référence fait partie d'une stratégie rhétorique : “ Le poète y rejoint l'universalité du philosophe par le biais du “vraisemblable”, qui est la vérité à usage poétique et littéraire ” (Bury 1991 : 18).

2.4. Aspects de l'énonciation

Bien qu'écrit au présent, – un présent qui dilate les limites du moment de la situation d'énonciation –, ce texte ne comporte aucune marque explicite de l'énonciation de discours et de la co-énonciation. Mais toute représentation discursive référentielle est inséparable d'un énonciateur et d'une source d'énonciation ou PdV. Ce texte adopte un dispositif énonciatif qu'on peut dire “ objectif ” au sens où les traces de la subjectivité montrée sont gommées. Pour se rendre compte de cette position énonciative particulière, il suffit de comparer notre fragment aux deux autres fragments sur la misère, présents eux dès la première édition, dans la section “ Des biens de fortune ”. Le § 18 se présente ainsi :

Champagne, au sortir d'un long dîner qui lui enfle l'estomac, et dans les douces fumées d'un vin d'Avenay ou de Sillery, signe un ordre qu'on lui présente, qui ôterait le pain à toute une province si l'on n'y remédiait ; il est excusable, quel moyen de comprendre dans la première heure de la digestion qu'on puisse quelque part mourir de faim ?

La question finale vient infirmer l'assertion “ il est excusable ”. Par cette position énonciative ironique, une double énonciation perce et le locuteur ne prend pas en charge l'assertion. De façon très critique, l'excuse avancée sous forme de question apparaît comme totalement inadaptée. Elle interpelle le lecteur avec force. La même distance ironique et la même interpellation pointent dans le fragment 26 :

Ce garçon si frais, si fleuri, et d'une si belle santé est seigneur d'une abbaye et de dix autres bénéfiques ; tous ensemble lui rapportent six vingt mille livres de revenu, dont il n'est payé qu'en médailles d'or. Il y a ailleurs six vingt familles indigentes qui ne se chauffent point pendant l'hiver, qui n'ont point d'habits pour se couvrir, et qui souvent manquent de pain ; leur pauvreté est extrême et honteuse : quel partage ! Et cela ne prouve-t-il pas clairement un avenir ?

Après la mise en parallèle antithétique de l'extrême richesse et de l'extrême pauvreté, un jugement éthique survient : “ Leur pauvreté est honteuse ”. C'est surtout par l'exclamation conclusive “ quel partage ! ”

que l'énonciateur s'engage dans un jugement ironique accentué par le dernier mot du texte : " avenir ". De façon très critique, ce mot est une allusion religieuse non détournée à une vie éternelle où se trouve reporté l'effacement des inégalités humaines " de ce siècle ". On le voit, le sujet de l'énonciation est rarement aussi en retrait que dans le fragment 128. La prise en charge des énoncés est rarement aussi distante. Si ON domine souvent, il n'est pas rare qu'un JE surgisse explicitement en fin de texte et l'interpellation du lecteur sous forme de question rhétorique est fréquente. La description distanciée, quasi ethnographique, qui caractérise le fragment 128 rend le travail de progressive modification du PdV d'autant plus spectaculaire.

Le segment périodique A est entièrement sous la dépendance du PdV1 de ON. Le segment périodique B amène une progressive transformation de cette perception et, en B4, le connecteur reformulatif EN EFFET recatégorise le référent et modifie ainsi le PdV1 de ON en un PdV2 du Locuteur : *ces animaux [...] sont des hommes*. Remplaçable par l'adverbe EFFECTIVEMENT, le connecteur EN EFFET introduit la confirmation de la valeur informative des lexèmes *voix articulée* (B1), *pieds* (B2), *face humaine* (B3). En position de chute de la période B, ce qui est dit infirme PdV1 de ON. L'affirmation porte sur la réalité effective du monde (c'est le sens étymologique du connecteur). Aucun locuteur ne prend explicitement en charge ce nouvel état de la réalité, présenté comme absolument vrai. Le locuteur-énonciateur support du PdV2 (" ils " sont des hommes = le même, comme les autres hommes, comme nous) se dissocie du PdV1 de ON (" ils " sont des animaux = altérité). Le moraliste, bien qu'en retrait, est présent à travers l'assertion d'énoncés posés comme vrais et surtout dans la mécanique textuelle du dévoilement progressif d'une réalité que ON était initialement incapable de voir.

Comme on l'a vu plus haut, le segment C semble faire régresser la représentation par un retour au PdV1. La présence du lexème *tanière*, qui connote un logis animal, et le mode d'alimentation des *hommes* en question jettent un doute et font osciller la représentation entre humanité et animalité. Le syntagme nominal de D1 (*autres hommes*) confirme le PdV2 introduit à la fin de B et la pointe finale va entièrement dans un sens qui apparaît alors comme assumé, en dernière instance, par le moraliste

signataire du recueil.

2.5. Du descriptif à l'argumentatif

Le connecteur ET AINSI du dernier segment est proche d'un DONC ou d'un DE CE FAIT. Il souligne que la proposition p de D1 est, par rapport à la proposition q qui suit ET AINSI, un argument pour la conclusion que D2 amène, un argument présenté comme soutenu par une règle causale évidente, qui devrait suffire. La conclusion D2 étant construite sur une négation (*NE PAS manquer*) laisse entendre que les paysans manquent de pain et sont loin de manger à leur faim. L'argumentation devient ainsi dénonciation de la misère du peuple des campagne réduit à une animalité tragique et à une misère profondément injuste.

Bien que ce texte soit introduit par un marqueur de description perceptuelle (*on voit*), il serait inutile de décrire techniquement la suite des segments A-B-C comme une séquence descriptive. Il s'agit, en fait, d'une suite de trois phrases périodiques descriptives (Adam 2002b), coulées dans un plan de texte que souligne la segmentation en quatre segments. Les trois premières phrases périodiques descriptives sont emportées par la quatrième phrase périodique, argumentative elle, qui débouche, très classiquement, sur le trait final. Cette séquence argumentative rudimentaire comporte une conclusion D2, introduite par ET AINSI, qui prend appui sur un argument D1. Les périodes descriptives (A-B-C) étant suivies par cette période argumentative (D), on est, en fin de texte, amené à reconsidérer la composition de l'ensemble. Le segment périodique D forme une séquence argumentative enchâssante (Adam 1992, chapitre 4), qui fait jouer au segment A le rôle d'énoncé d'une thèse antérieure (affirmant l'animalité des paysans) et aux deux autres périodes un rôle d'étayage du passage de l'argument D1 à la conclusion D2.

L'analyse de l'argumentation développée dans ce fragment passe par l'identification de la façon dont ce texte est centré sur les passions et tente de faire réagir le lecteur (*pathos*). Les segments A, B, C font appel à la pitié, à l'émotion éthique pré-juridique (Danblon 2002). En D, l'indignation du lecteur devrait succéder à son sentiment de peur (A) et de pitié (B & C), sur la base, cette fois, d'une émotion appuyée sur une norme d'équité. Il s'agit – et c'est là tout le sens du genre moralisateur des

L'action langagière [N1] engagée par La Bruyère dans les *Caractères* consiste en une volonté de faire réfléchir son lecteur et de modifier son point de vue sur le monde (ici, sur l'injustice qui touche, à travers les paysans, une partie des hommes). La préface formule très explicitement l'efficacité visée du discours :

L'approbation la plus sûre et la moins équivoque est le changement de mœurs et la réformation de ceux qui les lisent ou qui les écoutent. On ne doit parler, on ne doit écrire que pour l'instruction ; et s'il arrive que l'on plaise, il ne faut néanmoins s'en repentir, si cela sert à insinuer et à faire recevoir les vérités qui doivent instruire.

Ceci se traduit par un usage particulier du *pathos* dans notre texte (passage de la pitié à l'indignation). Cette interaction se déroule dans une formation socio-discursive littéraire de la fin du XVII^{ème} siècle [N2] et dans le cadre d'un interdiscours [N3] moralisateur garanti par la traduction des *Caractères* de Théophraste (que La Bruyère propose et préface en tête de son ouvrage). Le genre permet l'action discursive en mettant en scène une position d'écriture de moraliste (*ethos* de l'écrivain). Notre texte s'inscrit dans une tradition littéraire qui va du disciple d'Aristote traduit en latin par Casaubon et commenté par Erasme aux moralistes anglais Joseph Hall, Thomas Overbury et John Earle et, plus près de La Bruyère, Urbain Chevreau et le Père Le Moyne. La convocation du genre des "Caractères" [N3] que fournit l'interdiscours des anciens conditionne les différents niveaux de structuration linguistique du texte. La Bruyère prend soin, dans son "Discours sur Théophraste", de distinguer son texte des *Maximes* de La Rochefoucauld (1665) et des *Pensées* de Pascal (1670). A la fin de la préface, il oppose ce qu'il nomme génériquement ses "remarques" ou "réflexions" aux maximes, qui sont "comme des lois dans la morale", définies par leur brièveté et leur concision. Il revendique des formes textuelles plus variées, qui vont de la sentence au raisonnement, en passant par différentes formes de description. Le genre du "caractère", tel que le voit du moins La Bruyère, apparaît comme un genre souple, qui n'est contraint ni par une forme fixe ni par un style unique (Bury 1991 : 16).

Au niveau N4, nous avons montré que la texture phrastique se double d'une structuration périodique et la morpho-syntaxe d'un rythme. Les facteurs de segmentation (ponctuation) sont inséparables des facteurs de liage (périodes, anaphores, connecteurs, isotopies) qui assurent la cohésion-

cohérence du texte. Cette double tension entre segmentation et liage, d'une part, cohésion et progression, d'autre part, définit la textualité.

Au niveau N5, il faut considérer la composition en quatre segments comme base du plan de texte et l'enchâssement de la description-portrait (propre au genre descriptif du " caractère ") dans la séquence argumentative comme une transformation de la description en plaidoyer pour un " changement de mœurs ". La période-séquence argumentative dynamise les trois périodes descriptives. Ceci confirme le fait que l'hétérogénéité séquentielle est la loi de textes même aussi courts que celui de La Bruyère.

Au niveau N6, la représentation discursive est assurée par les pivots lexicaux qui servent, on l'a vu, d'embrayeurs d'isotopies. La cohésion assurée par des anaphores pronominales (réputées fidèles) cache la transformation du référent ou plutôt du PdV sur ce référent. Un texte peut donc être défini comme une structure cohésive ET progressive d'énoncés pris en charge, c'est-à-dire de PdV successifs, convergents ou divergents.

Cette double isotopie est moins portée par deux points de vue antagonistes (PdV1-isotopie animale VS PdV2-isotopie humaine) que par une progressive révision du PdV1. La prise en charge des propositions est, sur le mode du ON-vrai, la clé de la cohésion énonciative du texte [N7]. L'absence d'actes expressifs réduit la présence de l'énonciateur à l'assertion de propositions et de jugements présentés comme vrais perceptivement (*on voit*).

Au niveau N8 (qui rejoint N1), c'est toute la question de l'orientation argumentative qui se pose. Cette orientation argumentative du texte est inséparable de la structure compositionnelle N5 et de la prise en charge énonciative N7 de la représentation. Elle est, dans le linguistique, la trace de l'(inter)action langagière N1, définie dans la préface comme volonté d'instruire et de réformer les hommes " de ce siècle " : " Je rends au public ce qu'il m'a prêté [...]. Il peut regarder avec loisir ce portrait que j'ai fait de lui d'après nature, et s'il se reconnaît quelques-uns des défauts que je touche, s'en corriger " (début de la préface).

Références bibliographiques

- ADAM Jean-Michel 1991 : *Langue et littérature. Analyses pragmatiques et textuelles*, Hachette, coll. F-Références, Paris.
- 1992 : *Les textes : types et prototypes*, Nathan, coll. FAC, Paris, 4ème éd. 2001.
- 1997 : *Le style dans la langue. Une reconception de la stylistique*, Delachaux & Niestlé, Lausanne-Paris.
- 1999 : *Linguistique textuelle. Des genres de discours aux textes*, Nathan, coll. FAC, Paris.
- 2002a : “ Le style dans la langue et dans les textes ”, *Langue française* n° 135, Larousse, Paris, 71-94.
- 2002b : “ De la période à la séquence. Contribution à une (trans)linguistique textuelle comparative ”, in *Macro-syntaxe et macro-sémantique*, H. Nølke & H. L. Andersen éd., Peter Lang, Berne, 167-188.
- 2002c : “ Textualité et polyphonie ”, *Polyphonie-linguistique et littéraire. Document de travail* n° V, De skandinaviske polyfonister, Samfundslitteratur, Roskilde, 39-84.
- ADAM Jean-Michel & LUGRIN Gilles 2000 : “ Variations des ancrages énonciatifs et fictionalisation d'une anecdote d'Albert Camus ”, *Langue Française* n° 128, Larousse, Paris, 96-112.
- ADAM Jean-Michel, DURRER Sylvie, GOLLUT Jean-Daniel & NOËL Mireille 2002 : “ *Le Libera* : roman-poème et mise en variation de la langue et des genres ”, avec la collaboration de , in *Les Modèles du discours au défi d'un “dialogue romanesque” : l'incipit du roman de R. Pinget Le Libera*, E. Roulet & M. Burger éd., Presses Universitaires de Nancy, 15-54.
- BAKHTINE Mikhaïl M. 1984 (1979), *Esthétique de la création verbale*, Gallimard, Paris.
- BENVENISTE Emile 1974 : *Problèmes de linguistique générale II*, Gallimard, Paris.
- BORDAS Eric 2001 : “ Contre la stylistique, le style balzacien ”, *Cuadernos de Filología Francesa* n° 13, 29-36.
- BURY Emmanuel 1991 : “ La Bruyère et la tradition des *Caractères* ”, *Littératures classiques*, supplément au n° 13, 7-23.
- COMBETTES Bernard 2002 : “ Analyse linguistique des textes et stylistique ”, *Langue Française* n° 135, Larousse, Paris, 95-113.
- DANBLON Emmanuelle 2002 : *Rhétorique et rationalité*, Bruxelles, Editions de l'Université de Bruxelles.
- JENNY Laurent 1990 : *La parole singulière*, Belin, Paris.
- MESCHONNIC, Henri 1970 : *Pour la poétique*, Gallimard, Paris.
- RIFFATERRE, Michael 1979 : *La production du texte*, Seuil, Paris.
- SAUSSURE, Ferdinand de 2002 : *Ecrits de linguistique générale*, Gallimard, Paris.
- VOLOSHINOV Valentin N. 2010, *Marxisme et philosophie du langage*, Limoges, Lambert-Lucas.**
- VOUILLOUX Bernard 2000 : “ Les styles face à la stylistique ”, *Critique* 641, Minuit, Paris, 874-901.